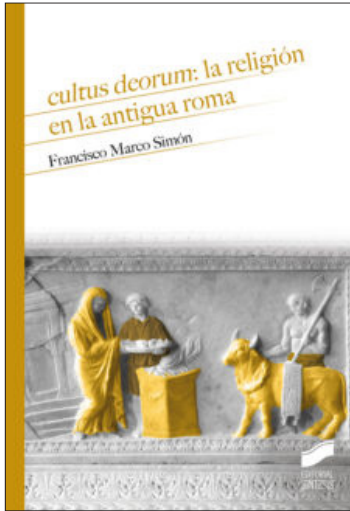


CULTUS DEORUM



FRANCISCO MARCO SIMÓN (2021). *Cultus deorum. La religión en la Antigua Roma*. Madrid: Síntesis, 278 pp., 22,00 € [ISBN 978-8-4135-7143-0].

JEAN-CLAUDE LACAM

Université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne / ANHIMA

jean-claude.lacam@univ-paris1.fr

FRANCISCO MARCO SIMÓN, PROFESSEUR émérite d'histoire ancienne à l'Université de Saragosse, est l'auteur de nombreux articles et ouvrages consacrés à la religion et à la magie dans le monde romain. Le livre qu'il nous offre ici, destiné à un large public – prioritairement étudiant – peut être perçu comme l'aboutissement avisé de ses fréquentes pérégrinations à travers le ritualisme romain. Il pourra utilement rejoindre sur les rayons de nos bibliothèques les manuels de religion romaine – devenus des classiques – rédigés par J. Scheid,¹ M. Beard, J. North et S. Price,² dont il partage

1. Scheid, 2019.

2. Beard, North & Price, 2006.

globalement les approches et les résultats. Dans la lignée des études d'anthropologie historique de G. Dumézil et de J. Scheid qui ont « décolonisé » la religion romaine des visions christiano-centrées, l'auteur cherche à identifier de l'intérieur les grandes caractéristiques du système religieux des Romains, fondamentalement ritualiste, comme le suggère le titre en latin de ce manuel, tiré d'une citation célèbre de Cicéron (*De la nature des dieux* 2, 8 : *religione, id est cultu deorum*).

Grâce à un plan bien pensé et cohérent, qui alterne études structurelles (1. *Interpretaciones y conceptos claves del sistema religioso* ; 3. *Dioses y sacerdotes* ; 4. *Ortopraxis e identidad cívica* ; 5. *Espacios y tiempos* ; 6. *El sacrificio y los rituales públicos* ; 7. *La religiosidad entre el ámbito doméstico y el funerario*) et approches chronologiques (2. *La Época arcaica* ; 8. *Las transformaciones de la religión romana : agentes y contextos* ; 9. *Las identidades religiosas en el marco de la globalización imperial*), Francisco Marco Simón réussit à produire une synthèse claire et bien informée, au fait des dernières tendances historiographiques. La division des grandes parties en nombreux chapitres et sous-chapitres aux titres explicites, de même que l'insertion régulière de courts extraits traduits de sources antiques, témoigne d'une louable démarche pédagogique, fort appropriée à ce type d'ouvrage. Le lecteur curieux du champ lexical religieux romain y trouvera des définitions concises d'une grande limpidité, toujours issues des dernières études en la matière (telle la charge des « pontifes », pp. 69-70, analysée à la lumière des travaux de F. Van Haepere³ ou la notion d'« abstractions divinisées », pp. 58-59, au prisme des analyses de D. Miano.⁴ L'une des originalités bienvenues de cet ouvrage, outre celle de recourir à tous les types de sources (du théâtre plautinien aux *ex-voto* anatomiques en passant par Cicéron, Tite-Live et les antiquaires), est de prendre en compte, à des fins comparatistes et heuristiques, les religions voisines de l'Italie, particulièrement des mondes latin et osco-ombriens, à travers les fameuses inscriptions de Gubbio et d'Agnone, mais aussi quelques grands lieux de culte italiens, tel celui de Pietrabbondante.

Le manuel s'ouvre sur une introduction qui, classiquement, revient sur le concept et le vocable ambigu de « religion », en s'appuyant sur les écrits bien connus de Polybe et de Cicéron, avant de présenter succinctement la diversité, l'apport et les limites des sources littéraires, épigraphiques et archéologiques (sans oublier « l'archéologie du rituel », en plein essor), aptes à faire percevoir la grande variété des pratiques rituelles. La première partie offre une bonne synthèse (fortement inspirée d'un

3. Van Haepere, 2002.

4. Miano, 2009.

article de N. Belayche⁵) des débats historiographiques des dernières décennies, voire des dernières années (entre les partisans du modèle de la religion civique⁶ et ceux de la *lived religion*⁷), qui ne fait pas l'impasse sur les tendances actuelles (entre réévaluation de la notion de « romanisation » et examen des « transferts culturels »). Le deuxième chapitre, consacré à la religion de l'époque archaïque, s'appuie logiquement sur les récents apports archéologiques à Rome comme dans le domaine latial et recourt aux analyses comparatistes de G. Dumézil, qui n'ont pas toujours été suivies (notamment par les historiens anglo-saxons). Les quatre parties suivantes passent en revue les acteurs (divins et humains), les gestes et les actes (publics et domestiques), mais aussi les espaces et les temporalités du modèle religieux romain. L'auteur sait montrer combien l'orthopraxie romaine, garante de la *pax deorum*, est à la fois enracinée dans l'histoire, foncièrement immuable (comme le sont les séquences sacrificielles ou la formulation des vœux) et pourtant capable d'adaptations (à la marge) comme le révèle l'analyse de certaines fêtes (*Parilia*, *Lupercalia*) et rituels (tel celui des fétiaux). Tout aussi pertinents apparaissent les développements sur un système polythéiste décrit à juste titre comme « *funcional y dinámico* », et sur un personnel sacerdotal diversifié et hiérarchisé, toujours en lien étroit avec le monde politique, dans une dialectique d'autonomie relative et de subordination plus marquée. En dépit du terme quelque peu discutable – christianocentré – de « religiosité »,⁸ l'auteur dresse un tableau rapide mais réaliste des rituels accomplis dans le cadre familial et domestique, s'attardant sur les dieux vénérés, les fêtes célébrées (*Compitalia*), les rites de passage (*dies lustricus*, prise de la toge virile) mais aussi les pratiques gentilices et funéraires (au prix de quelques longueurs sur la *pompa funebris* décrite par Polybe, pourtant dépourvue de toute dimension religieuse). Les deux dernières parties interrogent les transformations et les évolutions de la religion, à une époque d'élargissement des horizons romains, voire de « globalisation » et de mises en relation d'espaces toujours plus éloignés : alors que dans l'*Urbs* le panthéon continue de s'enrichir de divinités orientales (telle la Mère des dieux venue d'Anatolie), alors que les *imperatores* rivalisent d'ingéniosité et d'appropriations religieuses (y compris de divinités) à leur profit, les réalités religieuses des territoires de l'empire prennent des apparences sans cesse plus hybrides, « syncrétiques », diversement affectées par une « romanisation » qui prend la forme d'un « culte impérial » hétérogène selon les espaces et les commu-

5. Belayche, 2019.

6. Scheid, 2018.

7. Rüpke, 2013.

8. Voir Scheid, 2018.

nautés. L'ouvrage s'interrompt quelque peu brutalement : aucune conclusion, même réduite, n'a été prévue.

Trait inhérent à tout manuel, quelques développements peuvent sembler trop elliptiques : certains grands rituels civiques, tels le triomphe (dont l'aspect jupitérien aurait pu être davantage souligné) mais aussi les pratiques des « dynastes tardo-républicains », particulièrement celles de Sylla *felix*, auraient mérité des analyses approfondies, plus encore la politique religieuse d'Octavien-Auguste, dont la mainmise sacerdotale est à peine évoquée, de même que sa capacité à réinventer l'ancien en matière rituelle. À l'inverse, certains passages qui ressortent des thèmes de prédilection de l'auteur n'apparaissent pas toujours suffisamment reliés à la thématique d'un chapitre ou d'une partie : ainsi des considérations sur les images divines, insérées dans les « transformations de la religion romaine » ou celles sur les pratiques magiques qui trouvent un peu curieusement place à la fin des « identités religieuses » au temps de la « globalisation ».

Plus contestables apparaissent quelques interprétations. Plus que l'analyse des enterrements de deux couples gaulois et grecs en 228, 216 et 114-113 av. J.-C., trop vite assimilés à des « sacrifices humains » teintés de magie (p. 159), peut sembler problématique celle de la lustration considérée par l'auteur (p. 155), tant à Rome que dans les Tables eugubines, comme un rituel purificateur : J. Scheid a montré de façon convaincante combien la circumambulation lustratoire accomplie autour des terres cultivées comme du peuple en armes était non pas une « purification' [...], <mais> un acte de défense, de protection et de définition ».⁹ De manière similaire, l'adage « *do ut des* », désormais dépassé et pourtant repris ici (p. 148) comme dans bien des publications sur la religion romaine pour en illustrer le caractère contractuel, mériterait également d'être corrigé en « *da ut dem* », à la lumière des explications éclairantes du même historien sur les vœux romains.¹⁰ Enfin, certaines périodes (post augustéennes) et certains espaces (orientaux et africains) peuvent apparaître délaissés au bénéfice de l'époque républicaine et des terres espagnoles.

Sur le plan formel, si les coquilles restent très limitées (présentes surtout dans les titres en langues anglaise et française de la bibliographie), on peut regretter une iconographie trop légère, réduite à un bas-relief en couverture, à une carte des environs de Rome (p. 41), au plan de l'*Urbs* aux II^e-I^{er} s. av. J.-C. (p. 109) et aux Fastes d'An-

9. Scheid, 2005, p. 148. Pour la « lustration » du peuple eugubin, voir Lacam, 2017, pp. 224-225.

10. Voir Scheid, 2014, p. 33 : « conclus sous forme contractuelle, c'est-à-dire conditionnelle, entre le célébrant et une divinité, les vœux romains ne sont acquittés que si le partenaire divin accomplit sa part du contrat : '*da ut dem*', et non '*do ut des*' ».

tium (p. 122) : la reproduction de diverses scènes rituelles, d'ex-voto anatomiques, ou encore de plans ou d'élévations de temples aurait pu donner un peu de chair aux descriptions des pratiques et des lieux. Un index ainsi que des renvois internes plus précis (avec mentions de pages) auraient également pu faciliter la recherche de définitions (d'un rite ou d'une prêtrise). Au sortir d'une annexe consacrée à une sélection de dix-sept textes (littéraires, historiques et épigraphiques), de diverses époques et contextes (civiques, domestiques, provinciaux), assortis d'un bref commentaire, plus rarement de renvois bibliographiques, le livre s'achève sur une bibliographie sélective, aux titres récents, essentiellement espagnols mais ouverts aux publications anglo-saxonnes, italiennes et françaises ; une bibliographie plus fournie, de quinze pages, est utilement disponible par le biais d'un lien internet.

En dépit de quelques scories et rares lacunes, facilement compréhensibles dans un format aussi resserré (278 pages), ce manuel d'histoire et d'anthropologie religieuses pourra à l'évidence rendre les plus grands services au lectorat étudiant auquel il est essentiellement destiné.

BIBLIOGRAPHIE

- Beard, Mary, North, John & Price, Simon (2006). *Religions de Rome*. Paris : Picard.
- Belayche, Nicole (2019). Aborder « la religion » dans le monde romain aujourd'hui : paradigmes renouvelés et nouveaux outils. *Pallas. Revue d'Études Antiques*, 111, pp. 19-39.
- Journet-Diallo, Odile (éd.) (2014). *Systèmes de pensée en Afrique noire, 19 : Comparer les systèmes de pensée. Hommages à la mémoire de M. Cartry*. Paris : CNRS.
- Lacam, Jean-Claude (2017). Prestota Serfia Serfer Martier, la déesse immobile (étude ombrienne, III^e-II^e siècles av. J.-C.). *Archimède*, 4, pp. 224-225.
- Miano, Daniele (2019). Divinités conceptuelles et pouvoir dans le polythéisme romain. *Pallas. Revue d'Études Antiques*, 111, pp. 95-111.
- Rüpke, Jorg (éd.) (2013). *The Individual in the Religions of the Ancient Mediterranean*. New York : Oxford University Press.
- Scheid, John (2005). *Quand faire, c'est croire. Les rites sacrificiels des Romains*. Paris : Aubier.
- Scheid, John (2014). Le vœu non acquitté : une originalité de la piété romaine. Dans Journet-Diallo, 2014, pp. 20-24.
- Scheid, John (2018). *La Religion romaine en perspective*. Coll. « Leçons de clôture du Collège de France ». Paris : Collège de France.
- Scheid, John (2019). *La Religion des Romains*. Paris : Armand Colin.
- Van Haepere, Françoise (2002). *Le Collège pontifical (3^e s. a.C.-4^e s. p.C.). Contribution à l'étude de la religion publique romaine*. Bruxelles et Rome : Institut historique belge.